

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 92 (1947)
Heft: 12

Artikel: Variations sur le thème de la Normandie [fin]
Autor: Nicolas, D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-348409>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

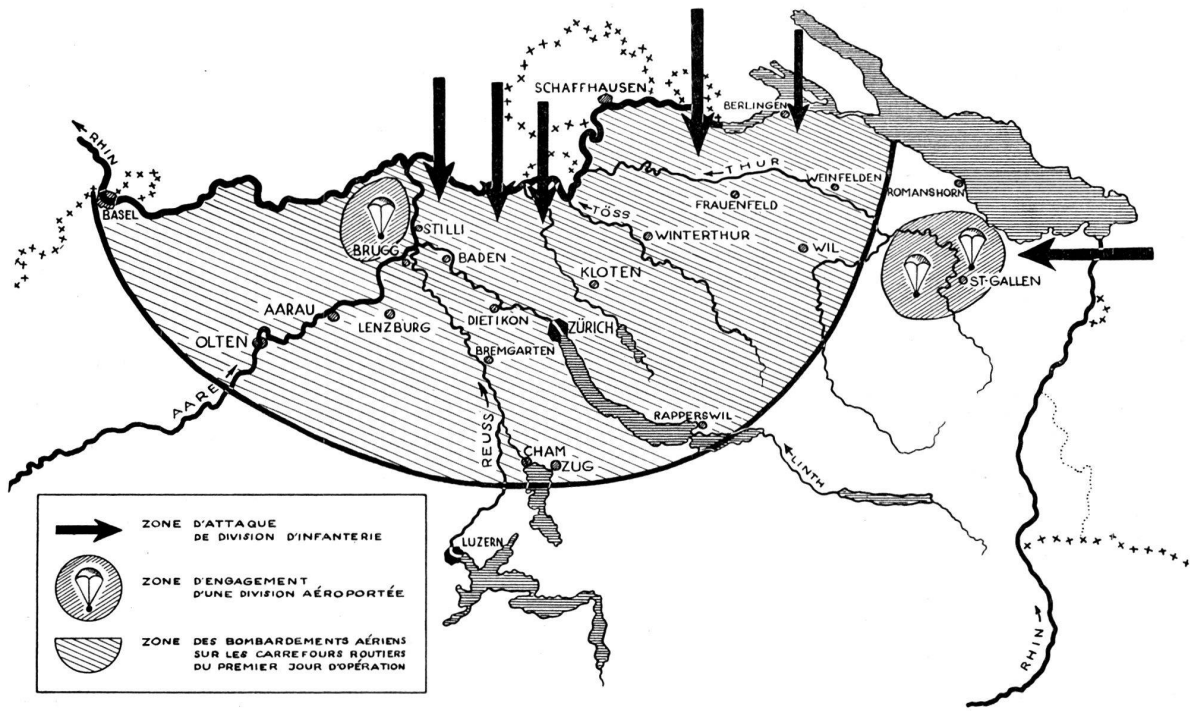
Variations sur le thème de la Normandie

(Suite et fin.)

Au jour « J », à minuit environ, les 1200 bombardiers lourds de l'aviation stratégique, répartis méticuleusement sur chacun des objectifs que son Bureau des Renseignements aura repérés à l'avance avec la plus extrême minutie, ouvriront à l'improviste les hostilités en larguant leur effroyable cargaison de mort sur les principales fortifications frontières devant les divers fronts d'attaque.

Vagues après vagues, pendant des heures, sans trêve, ils pilonneront chaque fortin. Au vrai, l'efficacité matérielle restera minime et très inférieure à ce à quoi l'on pourrait s'attendre. Béton et rochers résisteront. L'effet physique et moral n'en sera pas moins considérable sur les garnisons. Le tintamarre infernal et les ondes de choc des explosions suffiront souvent à hébéter les défenseurs, au point de les priver parfois du contrôle de leurs actes.

Une à deux heures après le début de ce bombardement, soit entre 0100 et 0200, apparaîtra, aux deux ailes du front de flammes, une nouvelle marée de centaines et de centaines d'avions d'un type différent des précédents. Et brusquement, du ciel, les parachutistes pleuvront par milliers dans la nuit noire. Ce sont les divisions aéroportées qui entrent ainsi en action avec chacune ses 800 avions de transport et de chasse et ses 300 planeurs. Les parachutistes surgiront les premiers, (1 division aéroportée comprend 6600 éléments parachutés) ; les planeurs arriveront plutôt vers l'aube, avec un second échelon à la tombée de la nuit suivante. La division Airborne ne se posera pas en un bloc sur un seul terrain. Ses bataillons



se répartiront sur des places différentes, qu'on leur a attribuées avec le plus grand soin avant le départ ; chacun a besoin d'un champ plat et dénudé de 1 km² au minimum. La division se dispersera ainsi sur une aire de 8 à 15 km. de diamètre. (Les parachutistes de la 101^e division aéroportée se sont éparpillés même, dans le Cotentin, à la suite de diverses circonstances défavorables, sur une bande de 40 km. de long et 25 km. de large ! Il leur en coûta aussi le 60 % de leur équipement.)

La nuit, la grandeur de la zone de l'atterrissage, empêcheront le défenseur de localiser l'adversaire avec assez de précision pour monter aussitôt une riposte, d'autant plus que les aéroportés ne débarqueront pas sur tous les points simultanément et qu'ils accroîtront encore la confusion en lâchant en de tout autres endroits des mannequins bourrés d'explosifs qui sautent dès qu'on les touche.

Une division dégringolera ainsi du ciel dans la région de la Basse Aar en aval de Brugg et sur les hauteurs qui la dominent à l'W. (Ce serait en Normandie la 6^e Airborne sur les rives de l'Orne et sur les plateaux qui séparent ce fleuve de la Dive.) Son premier bataillon se posera de part et d'autre du pont de Stilli à 2 ou 3 km. de distance. Les détachements, sitôt libérés de leurs parachutes, ayant récupéré leur matériel lourd et s'étant orientés (imaginons-nous ce que cela peut représenter pour des hommes lâchés en pleine obscurité dans un pays inconnu !), convergeront sans plus tarder vers le pont. Ils auront la mission de s'en emparer avant 0850. Quel minutage : il est à peine plus de 0200 ! Ils réussiront. Le pont intact tombera dans leurs mains. La liaison entre les gros de l'armée et cette division aéroportée sera désormais assurée.

Les autres unités de cette division descendront en effet toutes à l'W. de l'Aar pour flanc-garder l'opération principale. Certaines toucheront terre à proximité immédiate de quelque position arrière du secteur et engageront aussitôt le combat. La plupart des autres occuperont quasi sans coup férir par surprise des villages et des bois. Elles se disperseront en un

quinconce de centres de résistance indépendants fort éloignés les uns des autres. Dispositif de fortune incohérent, où chaque compagnie, chaque bataillon, se battra au début isolément, sans bien connaître la situation de l'ensemble.

Mais nos troupes ne réussiront pas à profiter de cette faiblesse, car elles en sauront encore moins que l'agresseur. La division aéroportée, en fin de matinée, se trouvera largement étalée dans une zone s'étendant vers l'W. jusqu'à 10 km. de la Basse Aar, soit jusque sur la ligne Leibstadt (exclu) - Gansingen - Effingen - Schinznach (voir carte ¹/100.000 Aarau). Il importe peu pour notre exemple que ce secteur convienne véritablement ou ne convienne pas pour une manœuvre de ce genre. Il suffit que nous nous rendions compte de l'espace qu'elle occupe.

De même, à l'autre bout du front de bataille, deux divisions d'infanterie de l'air soutiendront en avant-gardes la division qui se fraye son chemin au S. du lac de Constance. Elles s'égailleront à cet effet autour de St-Gall dans toute la surface délimitée par Rorschach - Arbon - Bischofszell - Gossau - Hérisau - Trogen, afin de couper la rocade Gossau - Rorschach et tenir les sorties des routes qui traversent les hauteurs de l'Appenzell.

Certaines subdivisions, comme je l'ai déjà indiqué, tomberont même plus loin. A vrai dire, un tel fractionnement dépassera nettement les intentions des grands chefs. Cela prouve tout simplement que la dispersion de guerre n'est pas celle des théories de paix, parce que des quantités d'impondérables viennent modifier et contrecarrer l'exécution des plus beaux plans.

(Nous aurions ici les 82^e et 101^e Airborne engagées dans la partie S. E. du Cotentin, près de Ste-Mère-l'Eglise, pour se saisir d'un tronçon de la grande transversale Carentan-Cherbourg et pour s'emparer des issues des routes qui franchissaient les zones inondées afin de permettre à la 4^e Div. U.S.A. de déboucher de sa plage de débarquement).

La brusque apparition de toutes ces divisions aéroportées sèmera sans plus tarder le désordre dans une partie de nos « services derrière le front ». A cette heure, en effet, au milieu de la nuit, nos ravitaillements battront leur plein. Les parachutistes tomberont au milieu de leurs transports, comme aussi dans la zone des dépôts arrière et des P. C. Des colonnes de camions ou de trains, ignorant les événements, iront se jeter dans la gueule du loup en pénétrant, comme d'habitude, dans des villages ou dans des bois que l'ennemi aura occupés entre temps.

Nos formations des ravitaillements et des évacuations seront peut-être les premiers éléments de l'armée qui feront le coup de feu. Cette constatation démontre qu'elles ne pourront plus jamais se fier à la protection que semblaient leur accorder les troupes du front et qu'elles devront posséder, elles aussi, un équipement et l'instruction nécessaires pour assurer leur propre défense. On diminuera ainsi grandement les effets fâcheux de la surprise.

Mais, cette nuit-là, leurs cargaisons en tout cas ne parviendront pas aux bataillons de l'avant. Les combattants de première ligne ne recevront ni vivres, ni munitions, ni essence.

Et si notre Haut-Commandement avait conservé une unité d'armée en réserve dans le secteur St-Gall-Bischofszell dans l'idée de l'engager au moment critique sur la partie la plus menacée de notre frontière, cette réserve se trouvera dès le début empêtrée sur place et dissociée dans la confusion d'une série de combats locaux sans merci contre les aéroportés. Où et comment pourrait-elle recevoir maintenant les compléments de munitions que le chef du parc prétendait ne lui amener qu'à l'heure et qu'au lieu de son intervention ? De même, où pourrait-elle évacuer sur-le-champ ses blessés graves ? Les routes vers les E.S.M. de l'arrière lui seront très probablement fermées. Son ambulance chirurgicale, ayant voulu rester mobile, ne s'est point installée et n'est point prête à entrer aussitôt en besogne. Aussi, personne parmi la

troupe ne sait où il doit tenter de diriger les grands souffrants. Il n'est du reste plus temps de rédiger un ordre des Services derrière le front ou d'évacuation. Il ne parviendra plus dans les délais voulus aux exécutants.

Pendant que se nouera ce drame nocturne sur les arrières aux ailes du front d'invasion, le bombardement aérien se sera poursuivi sans trêve sur nos positions frontières. Enfin, aux environs de 0500, la flotte stratégique s'en retournera vers ses bases d'envol après avoir déversé plus de 5800 tonnes d'explosifs. Mais elle sera aussitôt remplacée par l'artillerie lourde — des centaines de pièces ! — qui, entrant à son tour en action, parachèvera pendant 2 heures l'œuvre des avions. Le déluge d'obus n'accordera aucun répit aux défenseurs ; il s'intensifiera encore à mesure que l'heure « H » s'approchera, car de nouvelles batteries de campagne se dévoileront continuellement à mesure de leur approche pour augmenter la fureur du cyclone des feux.

Pendant cette phase, les 1100 bombardiers moyens de l'aviation tactique, qui auront eux aussi contribué à relever la flotte stratégique, prolongeront dans l'espace les effets de cette préparation d'artillerie en s'attaquant à nos secondes et troisième lignes de défense, sur lesquelles ils videront plus de 1700 tonnes de bombes dans la demi-heure qui précédera l'arrivée de la première vague d'assaut.

La neutralisation des positions avancées atteindra enfin son paroxysme quelques minutes avant le début de l'attaque, à l'instant où les canons multitubes de l'artillerie à fusée se mettront à cracher leurs salves de cauchemar pour écraser définitivement (c'est du moins ce que l'ennemi espérera) la ténacité de nos garnisons.

Et soudain, l'heure « H » ayant sonné, ce sera l'assaut...

Jusqu'à ce tournant, nos troupes des « Services derrière le front » n'auront guère souffert — à l'exception de celles qui auront été surprises dans quelques secteurs par l'arrivée des aéroportés — puisque toute l'attention et, partant, tous les

moyens de l'ennemi se seront concentrés sur les défenses qui lui barraient le passage. Mais, dorénavant, les choses se gâteront rapidement pour elles. Tout d'abord, les pilotes de l'aviation tactique, libérés de leur tâche de soutien direct, s'acharneront à leur guise dans la zone de 3 à 5 km. située immédiatement derrière le front pour nous interdire tous les mouvements qui pourraient servir à renforcer nos combattants, que ce soient les déplacements de nos réserves locales ou les apports du ravitaillement. Ils prendront à parti chacun de nos véhicules, même isolés, — aussi bien sur les routes que dans les parcs mal camouflés. Les pertes commenceront à s'accumuler, chambardant les prévisions, les calculs, l'ordonnance de nos transports. Combien restera-t-il de camions, de fourgons, de bêtes de somme pour assurer les approvisionnements et les évacuations de la nuit prochaine ? Nul ne saurait le dire jusqu'à l'ultime minute. L'improvisation, la débrouillardise des chefs, jointes au dévouement et à la discipline des exécutants, désormais règneront.

Ensuite, la flotte stratégique aérienne, retirée peu avant l'aube du champ de l'assaut et rapidement restaurée, réapparaîtra dès la fin de la matinée, puis dans l'après-midi, dans la soirée et dans la nuit suivante en profondeur sur les arrières de notre bataille. Chaque fois, une armada serrée de 200 à 500 avions surgira des nuages au-dessus de l'une de nos cités ; et, chaque fois, la cité ne sera bientôt plus qu'un cratère de flammes et d'explosions, qu'un chaos de ruines fumantes, de vacarme, de cris, de sang sous la grêle drue des « tapis de bombes ». Quelques minutes, une demi-heure au plus, suffiront à consommer le désastre. Pendant des heures et des jours ensuite, les incendies ravageant la localité, amplifieront la catastrophe.

« Huit jours plus tard, Coutances brûlait encore... »

Les maisons s'effondreront sur les chaussées ; leurs décombres, s'élevant souvent jusqu'à la hauteur d'un premier étage, boucheront les rues sur des centaines de mètres. Maintes fois,

on ne distinguera plus le tracé des artères de ce qui fut des pâtés de bâtiments. Les piétons mêmes ne réussiront plus à passer à travers ces amoncellements, ces fouillis de pierres et de poutres.

Un tel bouleversement désorganisera d'emblée la vie sociale de la cité. La famine menacera aussitôt, du fait de la destruction de nombreux entrepôts de vivres et des réserves ménagères. Le service sanitaire civil se verra, tout à la fois, démantibulé par les pertes qu'il subira et débordé par l'afflux des appels aux secours. Les hôpitaux, les asiles, qui auront eu l'insigne malchance de se trouver dans la zone des objectifs des bombardiers, ne seront pas plus épargnés que les immeubles qui les environnent. A Caen, alors que l'on pouvait recevoir 400 patients, 2500 blessés graves réclamaient des soins d'urgence dès le premier bombardement. Le service du feu pâtira de l'éclatement des conduites d'eau, de l'enfouissement des hydrants sous les ruines, de la diminution de son personnel. Il se trouvera en grande partie paralysé justement au moment où le nombre et l'ampleur des sinistres exigeraient qu'il pût fonctionner à pleine efficacité, c'est-à-dire avec tous ses moyens et avec une très grande célérité. Il devra non seulement lutter contre les incendies, mais dégager aussi les personnes plus ou moins blessées que l'écroulement des murs aura ensevelies.

Les troupes qui se trouveront dans le secteur ne pourront pas rester passives à attendre l'ennemi et indifférentes à cette tragédie ; elles viendront sans contredit prêter main forte aux sauveteurs.

Une partie de la population, ramassant ses hardes, fuira la cité de terreur. Elle se répandra à travers la campagne. Elle augmentera ainsi la confusion en embouteillant des routes et en finissant par se heurter à d'autres colonnes de réfugiés venant d'autres villes-martyrs et marchant souvent en sens inverse. Elle errera de-ci de-là au hasard des routes, des bombardements, de la recherche de sa nourriture, des fausses nouvelles. Lamentables hordes de l'exode et de la misère.

L'autre partie des habitants se maintiendra dans les ruines, contre tout bon sens, semblerait-il et pourtant cela vaudra mieux pour elle, souvent.

Toutes les localités ne seront pas bombardées. Certaines échapperont, croirait-on, par miracle à l'anéantissement. C'est que l'assaillant se bornera à détruire les croisées des grandes routes. Les bourgs-carrefours de 2000 à 3000 habitants seront totalement rasés : il n'en restera rien, sinon un souvenir que l'on extériorisera plus tard par une pancarte, comme c'est aujourd'hui le cas en Normandie : « Ici fut Aunay-sur-Odon. »

Les cités plus importantes auront leur centre totalement saccagé, pendant que les maisons et les villas de leur périphérie resteront intactes. Tel fut le sort de Falaise, de St-Lô, et de bien d'autres.

Les grandes villes, comme Caen, conserveront leurs faubourgs tandis que le cœur de la cité, la partie la plus riche, la plus animée, la plus commerçante ne sera bientôt plus qu'un tas de décombres fumants.

Ailleurs peut-être, comme à Argentan, ce sera le milieu de la ville qui restera épargné, alors que ses deux bouts seront entièrement pulvérisés parce qu'ils se trouvaient au croisement ou à la bifurcation de routes principales.

Zurich — dans la comparaison que nous avons entreprise — tiendrait, bien que 5 fois plus grande, le rôle de Caen au début de la campagne de Normandie. Située approximativement à la même distance du point d'invasion, elle représenterait comme elle l'objectif que l'assaillant se serait proposé d'atteindre au premier jour d'opération. A cet effet, pour paralyser les réactions de notre défense et favoriser par contre-coup la progression de ses troupes terrestres, il fera intervenir sa flotte stratégique aérienne. Les bombardiers, comme nous l'avons dit, apparaîtront vers la fin de la matinée. Et bientôt les bombes grèleront sur la ville. Elles s'acharneront sur les ponts de la Limmat et sur tout le quartier de la rive droite qui leur donne accès. Le bombardement qu'a subi Schaffhouse

ne peut guère nous donner une image de ce qui s'est passé à Caen et de ce qui se produirait à Zürich dans notre hypothèse. Ce ne seront pas en effet une dizaine, mais bien 300 avions qui arriveront en rangs serrés et qui déverseront d'un coup 2000 tonnes de bombes. Sur une profondeur de près de 2 km., une mer de flammes. Et il n'y aura pas qu'une seule attaque : les avions reviendront dans l'après-midi, puis encore dans la soirée.

Successivement ainsi, dans cette même après-midi, toutes les cités-carrefours, situées dans un rayon de 60 à 80 km. des points d'invasion, recevront la visite des oiseaux de mort et partageront le sort de Caen :

Après Zurich, tour à tour :

Aarau, Olten, Brugg, Baden, Dietikon, Winterthour, Frauenfeld, Weinfelden, Romanshorn ;

puis Bremgarten, Lenzbourg ;

enfin, Wil, Zug, Cham !

Car c'est jusque-là que s'étendra effectivement le rayon des dévastations dès le premier jour d'opérations et c'est dans ces conditions que nos ravitaillements et nos évacuations devront commencer à fonctionner. On peut s'imaginer les perturbations qui en résulteront.

Tout d'abord, toutes les organisations, tous les dépôts qui se seront laissés attirer dans les centres urbains par la facilité des communications et par les commodités des installations civiles existantes (hôtels, hôpitaux, entrepôts, abattoirs, etc.) seront anéantis dès le déclenchement des hostilités. Tirons-en la leçon, sans plus tarder, que nos « Services derrière le front » devront éviter dorénavant les lieux qu'ils affectionnaient jusqu'ici. Il leur faudra fuir toutes ces localités-pièges, buts normaux désormais de l'aviation stratégique. Ils devront quitter la proximité des grand'routes, choisir des villages écartés, des établissements isolés. Cette nécessité compliquera certes leur travail. Mais ils devront savoir accepter a priori

cette difficulté, sinon ils risqueront fort d'être détruits au moment décisif avant d'avoir pu agir et servir.

Ils reconnaîtront et jalonneront d'emblée toutes les voies d'évitement ; ils organiseront une police routière, qui les tiendra constamment au courant de la praticabilité des artères et qui, bien postée, les détournera à temps, le cas échéant, par des routes secondaires en s'efforçant par surcroît d'interdire ces cheminements à l'afflux des fuyards.

Il ne suffira donc plus de régler la circulation de cas en cas, comme nous le faisons au moyen de nos quelques bonnes vieilles compagnies spécialisées, qui n'ont de la police routière que le nom. Il nous faudra faire appel dans une très large mesure aux moyens territoriaux et aux professionnels (polices urbaines de la circulation, gendarmerie, gardes locales). Ceci réclamera une très grosse organisation préventive, car si les préposés à ce service n'étaient pas liés préalablement par une consigne, ce ne sera pas dans le désarroi des bombardements et des cités en feu que l'on parviendra à l'improviser et à la mettre en place dans de très courts délais. Il ne pourra plus y avoir deux réglementations, l'une en mains de l'armée et l'autre aux ordres des autorités locales. Au règne de la guerre totale, les problèmes civils et militaires s'interpénètrent trop, surtout dans un petit pays comme le nôtre, où la communauté d'intérêts soudera ensemble l'armée et le peuple dans leur lutte contre l'envahisseur. Ce devra être uniquement la tâche du service territorial. Partant, l'existence de compagnies spéciales pour la police des routes ne se justifie plus chez nous. Il faut les supprimer, quitte à mettre au point un renforcement des brigades professionnelles de la circulation.

Ce mélange du civil et du militaire se fera sentir encore dans bien d'autres domaines, notamment dans le service médical. Au moment où le cataclysme s'abattra sur les villes, ravageant les installations sanitaires, détruisant les hôpitaux, les pharmacies, en même temps qu'il blessera des milliers de personnes, on ne pourra plus faire une discrimination entre les

patients en fonction de l'habit qu'ils porteront. En Normandie, on a vu des femmes accoucher dans des ambulances militaires alliées ou allemandes. Ce qu'un occupant a dû faire à l'égard d'une population hostile, le refuserions-nous à nos concitoyens non revêtus de l'uniforme ?

Nos médecins de troupe doivent se préparer à cette éventualité ; ils seront bien plus des médecins régionaux, soignant indifféremment toutes les personnes qui se trouveront dans leurs secteurs, que des médecins strictement militaires. Il y aurait lieu, à ce point de vue, de revoir peut-être notre organisation sanitaire, prise dans son ensemble, pour permettre et exercer l'utilisation la plus rationnelle de toutes les ressources locales du moment au profit des civils et des militaires considérés comme une seule communauté. Ceci vaut aussi pour les évacuations.

Il en est de même dans la question du ravitaillement en vivres. Nos troupiers, bien approvisionnés, pourront-ils assister désinvoltes à la famine d'une population citadine, au milieu ou à proximité de laquelle ils vivront, qui aura vu partir en fumées, au premier jour des hostilités, les entrepôts des grossistes, les magasins des détaillants et ses réserves ménagères ? Pourrions-nous tolérer sur les mêmes routes deux organisations de transport concurrentes, agissant l'une en faveur de l'armée et l'autre au profit du public ? Les états-majors prévoient parfois la réquisition de denrées alimentaires afin de faire « vivre la troupe sur le pays », comme on s'exprime en jargon de soldat. Ne serait-il pas tout autant indiqué aujourd'hui d'admettre l'opération inverse et d'escompter que l'armée devra prendre aussitôt à sa charge, en mainte occasion, la nourriture d'une bonne partie de la population ? Où seront alors vos calculs, officiers d'état-major général et chefs de service ? Car aucun cours, aucun exercice ne vous a encore familiarisés à l'idée d'une tâche de ce genre. Quiconque se met à creuser ces problèmes ne peut se soustraire à l'impression que notre armée s'organise bien souvent comme si elle ne se

trouvait pas appelée à faire corps constamment avec la population, comme si elle devait se battre en pays conquis ou au centre du Sahara, tirant tout d'elle-même et ne se préoccupant de personne d'autre. A guerre totale, défense totale. Cette exigence apparaît d'autant plus impérieuse pour nous, que l'exiguïté de notre territoire nous interdit d'envisager toute évacuation massive des habitants et que, de ce fait, civils et soldats s'entremêleront toujours de façon quasi inextricable dans nos zones de combat, comme ce fut du reste le cas en Normandie.

La destruction systématique des grands nœuds routiers chambardera grandement les transports. Les colonnes de camions — ou les trains — pourront-elles passer, au total ou seulement en partie, et si oui, quels détours devront-elles accomplir, quand arriveront-elles et jusqu'où pourront-elles aller ? Qui pourrait le dire au moment où s'élaborent les ordres dans les états-majors ? Alors, à quoi serviront ces circuits conçus avec tant de science et ces beaux plans de ravitaillement si méticuleusement minutés ? Nul ne pourra s'y conformer. Ces savantes pratiques de paix se révéleront une fausse monnaie dès les premiers contacts de la réalité de la guerre.

En vérité, il suffirait que le consommateur sût où il peut s'approvisionner auprès de son grossiste (le magasin d'armée) et que ce dernier connût grosso modo le lieu où il devra livrer ses marchandises en premier. Les distances, au siècle du moteur, ne jouent plus un très grand rôle, surtout chez nous. Supprimons tous les intermédiaires, ces éternels mangeurs des bénéfices. On n'est jamais mieux servi que par soi-même. N'avons-nous pas déjà fait l'expérience, à propos du matériel durant la mobilisation, que le ravitaillement n'a commencé réellement à bien fonctionner qu'au moment, d'une part, où l'on a renoncé à la centralisation de la fourniture par deux seuls gros arsenaux dits « de base » et, d'autre part, où les Cp. et les Bat. ont été habilités à satisfaire leurs besoins courants directement auprès des arsenaux de leur secteur et à ne soumettre que les

« demandes de matériel extraordinaire » à la décision de leurs chefs ?

Cette leçon devra inspirer tous les « Services derrière le front ». La décentralisation des magasins d'armée dès le temps de paix et leur répartition à travers tout le pays, en même temps qu'elles diminueront les risques de casse des bombardements aériens, faciliteront la solution des ravitaillements et permettront de beaucoup simplifier, alléger, l'appareil administratif de nos grandes unités. Les compagnies d'exploitation de nos groupes de subsistance, par exemple, ont-elles vraiment besoin, de nos jours, de rester « mobiles » ? Ne pourraient-elles pas s'installer directement auprès d'un magasin d'armée, dont elles reprendraient entièrement la gérance à la mobilisation ? Car ce n'est pas là qu'il faut rechercher la mobilité stratégique ou même tactique.

Ce serait bien le diable que les efforts conjugués, quoique indépendants, du consommateur et du fournisseur, — ceux-là partant du bas et ceux-ci venant du haut — ne pussent pas mener à chef à eux deux les transports du ravitaillement. Peut-être avec trop de succès, parfois : tous deux ayant abouti, certaines troupes pourraient se voir gratifier soudain d'une double ration. La belle affaire ! Autant de gagné pour la nuit prochaine ! Chacun, certes, préférera recevoir plutôt double dans le tohu-bohu de ces premiers jours critiques, que d'être obligé de se serrer la ceinture.

Pour restreindre encore la probabilité des à-coups et, en particulier, pour éviter des transbordements, il faudra charger les camions, dès les magasins d'armée, non pas selon le principe de l'unité des marchandises, mais d'après la règle du chargement composite qui satisfait à tous les besoins d'une troupe donnée, calculés en chiffres ronds. C'est-à-dire : au lieu de charger tout le pain sur un seul camion, la viande sur un autre, les petits vivres sur un troisième, les colis postaux sur un quatrième, et ainsi de suite, on distribuera d'emblée ces diverses sortes de marchandises sur chacun des véhicules.

On procédera identiquement pour les autres objets, notamment pour les munitions. On parviendra, de cette façon, à réduire grandement les inconvénients qui pourraient résulter, pour les combattants, de la perte d'un ou de plusieurs camions au cours d'un ravitaillement.

En s'affranchissant ainsi des moules trop rigides et des entraves que notre schématisme crée à nous-mêmes, pour ne rechercher, en pleine connaissance des réalités de la guerre, que les solutions les plus simples et les plus efficaces, en développant, voire en exacerbant aussi l'initiative et le sentiment des responsabilités à tous les échelons, nos troupes réussiront peut-être à surmonter la crise du ravitaillement des premiers jours. C'est surtout cette période initiale qui importe. Le cavalier doit éviter d'être désarçonné d'emblée. Resté en selle, il saura trouver les parades qui conviendront ensuite. Il faut pour cela que nos chefs reconnaissent au plus tôt les nouvelles conditions de leur activité et sachent abandonner sans tarder les procédés de travail qui ne s'appliquent plus aux récentes méthodes de guerre. Ils ne le pourront que s'ils regardent franchement la réalité de la guerre en face.

Gardons-nous cependant de ce pessimisme exagéré, qui veut nier la possibilité des déplacements et qui prétend condamner tous les combattants à l'immobilité. Des divisions allemandes sont bien arrivées en Normandie, qui accouraient du sud ou du nord de la France. Oh ! très probablement, point selon les calculs des états-majors, d'après un horaire de chemin de fer ou sur la base d'un graphique de marche : en retard, par petits paquets, portant ses armes à dos ou les véhiculant dans des charrettes — voire des poussettes — réquisitionnées au long des routes ; mais arrivant quand même et se battant, manœuvrant, malgré la maîtrise de l'air totale des Alliés.

Les munitions aussi ne se déversaient point à foison. Encore aujourd'hui, on peut lire sur le terrain des alentours de Caen à quel point le combattant allemand devait ménager ses balles et ses obus. Tandis que le contour des positions qu'il occupait

est marqué par les squelettes des arbres et les ruines résultant du déluge des feux anglo-américains, on a peine à découvrir les traces de ses tirs sur la ligne qui lui faisait face pendant le même temps. Mais si peu tirait-il, il arrêta néanmoins son adversaire, qui n'aboutissait au même résultat qu'au prix d'une énorme consommation de munitions. C'est que l'Allemand ne tirait quasi qu'à coup portant et que seule l'efficacité compte à la guerre. Notre troupe aurait là aussi beaucoup à apprendre pour éviter de gaspiller ses munitions. Mais ceci m'entraînerait hors du cadre que je me suis tracé, hors de mes considérations sur nos « services derrière le front ». Cet exemple prouve toutefois à quel point les problèmes du ravitaillement conditionnent de nos jours même les procédés de combat.

Rappelons-nous supplémentairement à ce propos que le bataillon, fût-il de chars blindés, qui a percé le front ennemi, ne peut garantir le succès de sa manœuvre que lorsqu'il réussit à se ravitailler régulièrement à travers la brèche. S'il n'y parvient point, ses vivres, ses munitions, son essence s'épuiseront rapidement, irrémédiablement : il tiendra 3 jours, 4 jours, et peut-être même un peu plus en désespoir de cause ; et puis, menacé d'asphyxie, il n'aura plus que la ressource de se replier très vite sur ses bases de départ ou de se rendre.

Le dernier conflit mondial nous en fournit de nombreuses illustrations. Qui croyait saisir la victoire se voit bientôt acculé à la retraite et à la défaite, vaincu tout autant, sinon plus, par la faillite de ses services derrière le front que par la résistance de l'adversaire.

Les manœuvres de paix, évidemment, ne pourront jamais faire saillir de telles expériences. Elles s'arrêteront toujours au moment où la percée se réalisera, laissant croire au favori de la fortune qu'il aura gagné la partie, alors que le plus dur et souvent le plus décevant lui restera encore à surmonter.

Mais il est bon que le défenseur le sache. Il ne se laissera plus impressionner par un premier succès de l'ennemi. S'accrochant opiniâtement au sol et à sa mission, il empêchera la

trouée de s'élargir et compromettra ainsi à l'aide de ses feux l'approvisionnement de son adversaire. Son obstination fera ensuite bien souvent changer la victoire de camp. Revanche du moral sur la machine. Mais aussi juste revanche du rôle des « Services derrière le front » sur le combattant-type qui les méconnaît et les méprise bien souvent un peu.

Cet exemple pourrait constituer un symbole pour notre préparation militaire. Ne nous laissons pas éblouir, leurrer par l'apparence d'un premier succès. Le but, la vérité sont au delà. Il faut encore bander toutes les forces de son énergie pour les atteindre.

C'est aussi, en somme, dans cet esprit que j'ai laissé mes réflexions vagabonder sur le thème de la Normandie. Que ces variations puissent ici ou là vaincre un point mort pour nous faire avancer sur le dur chemin de la connaissance et de notre préparation à la guerre ! Alors elles n'auront pas été faites entièrement en vain.

Lieut.-col. D. NICOLAS.
